

FONDATION
CHARLES VEILLON
LAUSANNE

Jean-Claude Guillebaud
Prix Européen de l'Essai
« Charles Veillon » 2001

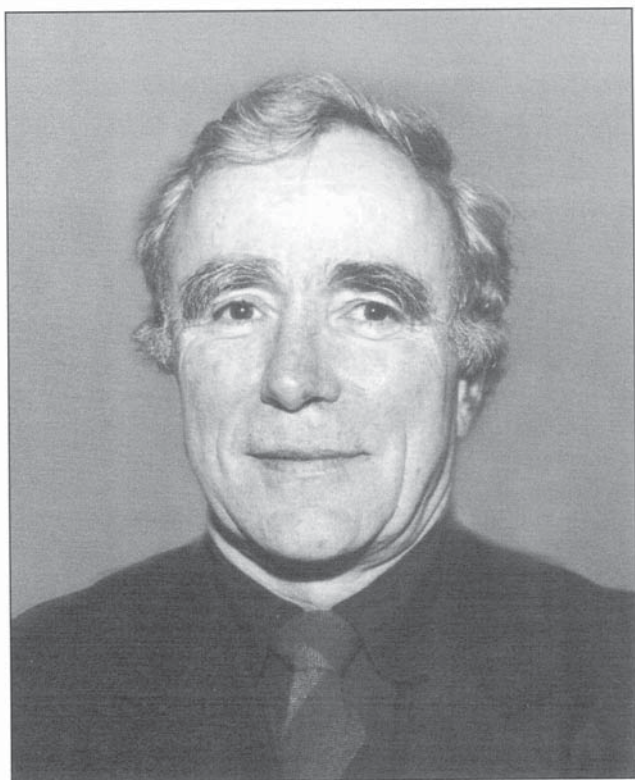
Discours de proclamation
Monsieur Pascal Veillon, Président de la Fondation

Allocution
Monsieur Claude Frochaux, Membre du Jury

Laudatio en l'honneur du lauréat
Monsieur Rémy Hebding,
Rédacteur en chef de l'hebdomadaire Réforme

Conférence de Monsieur Jean-Claude Guillebaud
L'humanité de l'homme: un concept en péril

Eléments biographiques
Bibliographie



© Niklaus Stauss

Jean-Claude Guillebaud

DISCOURS DE PROCLAMATION

Quand un livre contient beaucoup de citations, je me méfie toujours. Elles laissent souvent le sentiment que certains auteurs pensent par procuration. Vos livres, cher Monsieur Guillebaud, contiennent beaucoup de citations! C'était donc mal parti! Mais, contrairement à mes craintes, vos citations convainquent, construisent véritablement une pensée. Ne serait-ce pas la vertu de ce que vous appelez dans la première page du *Principe d'humanité* la transdisciplinarité?

Je relève ce terme, car il rejoint un des objectifs de notre Fondation. Nos statuts prévoient en effet, et entre autres, de soutenir des initiatives interdisciplinaires. Mais votre néologisme, la transdisciplinarité, va encore plus loin. Elle suggère non seulement une mise en commun d'informations, non seulement une confrontation des valeurs et découvertes de différentes disciplines, mais une *récolte* de données par lesquelles vous nous aidez à nous situer dans notre modernité.

Une récolte. Oui, j'aimerais vous comparer à un moissonneur d'idées qui dresse des gerbes, bat les épis, répand la balle et nous offre, à nous lecteurs, de beaux grains bien nourrissants.

Après le mal que j'ai dit de l'usage des citations, et le bien de celles que vous avez choisies, je vais m'en permettre une en écho à cette image. Le psaume biblique 126 dit: *Qui a semé dans les larmes, moissonne en chantant!*

Vous n'hésitez pas à semer l'inquiétude et les larmes en décrivant, avec clairvoyance et précision, tous les dangers qui nous guettent. Lourdes semailles. On imagine difficilement en quels fruits bénéfiques elles vont pouvoir éclore. Comment percevoir le chant de la moisson et de l'espérance, qui seul nous permet de ne pas basculer dans le défaitisme, ou le fatalisme?

Le *Principe d'humanité* qui vous est cher est-il véritablement porteur d'espérance? La question pour moi reste ouverte. Mais il est certainement un puissant moyen de nous replacer face à notre responsabilité très spécifique d'être humain.

Maintenant que je me suis permis une citation, je vais en glisser une deuxième dans ce mot de bienvenue! Elle est de Martin-Luther King. Elle a été écrite en pleine guerre froide, quand Américains et Russes fourbissaient leurs armes atomiques:

«Le vrai problème, c'est que la science a permis que le monde entier nous soit proche, mais que sur le plan moral et spirituel, nous avons échoué à le rendre fraternel. Et le vrai danger auquel notre civilisation est confrontée réside dans la bombe atomique logée au cœur de l'âme humaine, capable d'exploser en haine exécrationnelle et en égoïsme corrupteur. C'est cette bombe que nous devons à présent redouter.»

Redouter ce qui est au cœur de l'âme humaine, est-ce perdre définitivement confiance dans le principe d'humanité? Ou est-ce simplement rejoindre certains de vos pessimismes pour désamorcer la bombe redoutable de la science sans conscience?

L'être humain est un abîme contradictoire de folie et de sagesse. Nul doute que votre œuvre abondante et clarifiante nous aide à n'y pas sombrer.

C'est dans cet espoir que j'aurai le plaisir de vous remettre tout à l'heure le Prix Européen de l'Essai Charles Veillon 2001.

Pascal Veillon

Lausanne, 6 décembre 2001

ALLOCUTION DE M. CLAUDE FROCHAUX

Le Prix Européen de l'Essai 2001 de la Fondation Charles Veillon a été attribué à Jean-Claude Guillebaud pour son livre paru en septembre dernier: *Le Principe d'humanité*.

Enoncé ainsi, tout paraît évident et sans histoire. Il y a un Prix, il y a un bon livre et le Prix récompense le bon livre. Mais ce n'est pas aussi simple: la vérité oblige à quelques corrections de détail.

Nous allons prendre le risque de dire la vérité. Le Prix n'a pas vraiment été décerné au *Principe d'humanité* de Jean-Claude Guillebaud. C'est regrettable, car c'est un très bon livre qui aurait mérité le Prix. Mais il se trouve, hélas, qu'il avait déjà été attribué à un autre livre, qu'aujourd'hui encore, nous avons la faiblesse de trouver meilleur. Il s'agit de *La Refondation du monde* de Jean-Claude Guillebaud.

Nous comprenons très bien qu'un Prix comme le nôtre, exotiquement suisse, modestement provincial, n'ait aucune chance d'exercer quelque influence sur le rythme de travail d'un écrivain parisien. Et c'est vrai qu'il s'est écoulé deux ans entre la parution de chacun des ouvrages. Et, pourtant, nous suggérons, sans le moindre espoir d'être écouté, que lorsqu'un auteur important, qui écrit des choses graves sur des sujets d'intérêt universel, avec un sens de la synthèse aussi magistral, un tel auteur devrait laisser à son public sérieux, concentré, le temps de vraiment comprendre, d'assimiler, de réfléchir. Puis de se réunir et de prendre une décision. Comme, par exemple, de décerner le Prix Européen de l'Essai.

Les plus suspicieux d'entre nous n'auraient jamais imaginé que la trahison, le coup bas, viendrait de notre candidat lui-même. Et, pourtant, quelques jours après qu'une parfaite convergence de vues s'était portée sur le livre qui répondait à toutes nos attentes, le coup de massue tombait: Jean-Claude Guillebaud, qui jusque là avait été parfait et méritait toute notre estime, venait de faire paraître un nouveau livre.

Nous aurions pu nous venger. D'autres n'auraient pas hésité. Je voudrais rendre hommage ici à notre collègue de jurés : personne n'a quitté le navire. Avec un sang-froid admirable, tous ont reporté sur *Le Principe d'humanité* les faveurs acquises par *La Refondation du monde*. Nous faisons, en fait, une confiance absolue à Jean-Claude Guillebaud. L'auteur de *La Refondation* ne pouvait nous trahir. Nous le savions avant d'avoir lu. Nous avons lu quand même et nous avons compris qu'une démonstration des idées émises dans *La Refondation* ne faisait qu'ajouter du poids aux propositions avancées. Nous quittons le terrain des idées générales pour aborder le rivage peuplé de scientifiques aux appellations barbares, ceux qui parcourent le cyberspace sans permis de conduire ou négligent de mettre des gants quand ils manipulent leurs gènes modifiés. Bref, au fur et à mesure que nous découvrons *Le Principe d'humanité*, nous estimions qu'il avait droit à une existence autonome, ne pouvant être tenu pour responsable de l'effacement regrettable, mais purement chronologique, de son prédécesseur...

Sans plus d'arrières pensées, nous avons donc fini par prononcer le verdict final : *Le Principe d'humanité* recevra le Prix Européen de l'Essai 2001. Nous nous contenterons, en filigrane, et presque à l'oreille, de suggérer de lire en antichambre *La Refondation du monde*, disponible aujourd'hui en livre de poche. Persuadés que la complémentarité évidente des deux ouvrages, loin de leur être nuisible, leur donne, par interaction, leur plein pouvoir de stimulation intellectuelle. Deux livres pour une seule et pleine ouverture d'esprit.

Claude Frochaux

LAUDATIO

Consultant la liste des lauréats du Prix de l'Essai Charles Veillon, j'ai constaté avec surprise et satisfaction que le premier sur la liste était Jacques Ellul. C'était en 1975. Il était distingué pour son essai *La trahison de l'Occident*. Jacques Ellul, qui réunissait en un seul homme le juriste, le sociologue critique du « système technicien », le théologien ... Jean-Claude Guillebaud dit de lui : « J'ai été son élève [...] Son influence a été forte sur moi [...] J'ai été sensible à ce qu'il appelait : « la subversion du christianisme »¹. C'est-à-dire le caractère éminemment subversif du message évangélique, y compris à usage interne des Eglises. En d'autres termes : contre les institutions elles-mêmes, celles-ci se croyant détentrices d'un message qui les dépasse et dont elles ne peuvent en aucune manière se prétendre les propriétaires.

Jean-Claude Guillebaud est un voyageur infatigable. Le reportage le conduit à sillonner le monde, à ne pas se sentir prisonnier d'une culture. Il découvre d'autres peuples, d'autres civilisations. Cela le conduit au dialogue des disciplines : à chercher des passerelles entre l'histoire, l'ethnologie, la sociologie, la politique, la littérature ... Avec des ouvrages comme *Un Voyage vers l'Asie*, ou *Le Rendez-vous d'Irkoutsk*, il renoue avec la littérature de voyages du 19^e siècle. Il s'inspire aussi du siècle des Lumières en étant curieux de tout, mais avec une particularité : sortir de l'eurocentrisme, de la prétention à se sentir les Lumières du monde. Car le journaliste voyage, et en voyageant il est amené à relativiser tout ce qui pourrait ressembler à un savoir à prétention hégémonique. Découvrir d'autres horizons conduit à reconsidérer le sien propre. Mais cela oblige aussi à se déterminer sur ce qui ne saurait se réduire à du relatif mais doit être considéré comme permanent sous d'autres cieux : universel en quelque sorte. Ce qui le mènera plus tard à ce fameux « principe d'humanité » au nom duquel nous sommes réunis ce soir.

1. Entretien avec l'auteur dans *Réforme* n° 2943, 6-12 septembre 2001.

« Principe » : ce qui est premier, ce qui prime avant toute chose. C'est de l'ordre du choix, de l'engagement. Il s'agit d'une orientation première, exclusive de toute justification. Cela ressort du choix responsable, de la décision irrévocable, prise en toute liberté, en faveur d'une certaine vision de l'humain. C'est un engagement sans cesse à reformuler, à confronter à une réalité changeante : d'où l'extrême fragilité de l'option prise car maintenue par aucune garantie. Rien ne justifie ce choix, surtout pas une assurance d'ordre scientifique : une vérité incontestable, mesurable, quantifiable, expérimentable.

Cette option à caractère personnel se distingue du nihilisme ambiant à l'œuvre dans nos sociétés occidentales : tout se vaut donc rien ne vaut. Le « principe d'humanité » va à contre-courant d'un relativisme désenchanté, d'une tolérance molle où tout est toléré puisque rien n'a de valeur première. C'est un impératif moral inspiré par le « tu dois » kantien de notre tribunal intérieur. Ceci contre toute fuite en avant agissant comme substitut de règles morales clairement et librement acceptées. Fuite en avant conduite par des avancées scientifiques de moins en moins maîtrisables pour lesquelles ne pas réfléchir, au sens de la recherche, participe d'une griserie des nouveaux possibles à inaugurer. Et des seuils jusque là interdits à dépasser. Le risque faisant partie intégrante de la stimulation.

C'est dans ce contexte culturel que Jean-Claude Guillebaud nous invite à redonner sens au mot « principe ». Ceci par opposition à tout ce qui émane de la catégorie de la substance, de la nature, de la fusion et de la continuité liée à l'ordre du monde. Car le principe établit une rupture avec ce qui semble s'imposer par le seul fait d'être posé là, comme une évidence inamovible et indéboulonnable. Le principe relève de la culture. De ce qui s'érige contre le naturel. De fait, cela ne va pas de soi : cela s'érige contre. Parce que l'existentiel établit de la discontinuité dans l'ordre des choses établies. Comme le dit Marie Balmary en exergue du *Principe d'humanité* : « l'humanité n'est pas héréditaire », ce qui signifie que rien ne nous est garanti « naturellement ». Rien ne sous-tend notre décision libre d'opter pour une certaine forme d'humanité. Nous avons à décider seuls de l'avenir du monde. Et rien ne saurait nous assurer le succès de l'entreprise. Nous assistons là à une analogie avec ce que nous savons de toute parole

prophétique: elle rompt avec l'état d'esprit de l'époque qui nous enjoint de suivre le mouvement induit par une recherche scientifique peu soucieuse de répondre à des critères moraux. L'essentiel étant de suivre servilement le chemin tracé par l'élargissement des connaissances dans l'ordre de transformation de la réalité. Sans essayer de comprendre les mutations profondes rencontrées par nos sociétés. Selon Jean-Claude Guillebaud, elles signifient rien de moins que «*la fin d'un monde*». D'où l'importance de cette transformation décrite en trois temps. Trois résolutions que nous avons du mal à comprendre car nous y sommes trop impliqués. Nous sommes tout simplement en train de les vivre.

Tout d'abord la révolution économique, qui a partie liée avec la mondialisation.

Ensuite la révolution informatique en prise avec le monde virtuel. Elle participe de la transformation des notions d'espace et de temps.

Enfin la révolution génétique avec les interventions sur l'espèce humaine.

Mais la problématique sous-jacente dans *Le Principe d'humanité* réside dans le fait que nous ne savons plus définir l'espèce humaine. Cela est une conséquence directe des nouvelles connaissances scientifiques: les repères traditionnels sont ébranlés par cette avancée dans l'ordre du savoir. Celui-ci se constituant alors comme la norme absolue et incontournable de ce que nous pouvons connaître de notre humanité. Or, la défense des droits de l'homme exaltée par nos contemporains est pourtant basée sur la conviction de son éminente dignité. Et ceci au-delà d'une connaissance pouvant trouver son origine dans une observation scientifique. Une telle option ne peut se déduire d'une observation rigoureuse d'ordre génétique ou faisant appel à toute autre discipline d'ordre scientifique. La science ne nous donne aucune information, aucune indication en ce qui concerne la décision à prendre pour orienter l'avenir de l'humanité. Elle ne nous dit rien à ce sujet; c'est de l'ordre du croire et de la conviction intime par-delà ou malgré les voies censées se déduire d'un déterminisme profond. La seule profondeur est celle de notre conscience partagée entre différents impératifs entre les-

quels elle doit prendre position. Seule, sans le secours de ce qui pourrait s'imposer d'une manière naturelle, répondant à un certain ordre des choses implicite. Non connu dans sa totalité mais censé être déjà présent dans les connaissances à notre disposition.

Ainsi, le principe d'humanité compris comme l'adhésion à une destinée humaine déterminée permet de redéfinir les frontières entre l'homme et l'animal, l'homme et la machine. Or, tout nous porte à croire aujourd'hui que les frontières s'estompent peu à peu entre les uns et les autres avec, au bout de cela, une notion floue de l'humanité elle-même. A force d'insister sur les points pouvant amener à établir des ressemblances, on en oublie le lieu où se manifeste le plus fondamentalement la rupture entre l'animal et l'homme, la machine et l'homme: la liberté de se définir. Par rapport à soi. Par rapport au monde environnant.

Mais, redéfinir l'humanité de l'homme, conduit ce dernier à poser la question de la limite. Cette dernière fait partie intégrante de la liberté que nous nous donnons de ne pas faire n'importe quoi. Selon Freud, la civilisation se construit à partir de limites que l'humanité se donne à elle-même pour subsister en tant qu'humanité. La première de toutes étant celle de l'inceste.

La limite nous rend pleinement humains. Elle s'oppose à la barbarie: la liberté effrénée des instincts. Or, la transgression frénétique outre-passe le simple respect de l'autre: la limite à ne pas dépasser au risque d'attenter à la liberté d'autrui. Car l'affirmation de toute liberté implique de la négocier avec nos semblables. Autocentrée sur la satisfaction immédiate, elle se transforme en égoïsme au mépris de toute limite, c'est-à-dire de tout respect d'autrui.

La notion de limite est capitale aussi dans l'ordre du savoir, pas seulement en ce qui concerne nos relations avec nos semblables. La science ne saurait investir tout le champ de savoir, au risque de devenir totalitaire. Kant l'avait très bien compris en préservant l'autonomie de la foi par rapport au savoir. Cela permet de faire la part de ce que nous savons – la science – et ce que nous croyons – le principe d'humanité. Distinguer les deux nous enjoint à ne pas considérer comme

incontestable les éléments de notre choix personnel. Et, inversement, de laisser à ce dernier son entière responsabilité. C'est reconnaître aussi au savoir scientifique ses propres limites, et à nous-mêmes, aussi, nos propres limites en tant que transmetteurs et utilisateurs de ce savoir. Cela permet de ne pas prendre un acte de foi pour une connaissance irréfutable alors que les grands systèmes de légitimation idéologique ont fait long feu. Dans un vide des croyances, les actes de foi ne sont donc pas aussi inexistantes qu'il n'y paraît: il suffit seulement d'en prendre conscience et de les assumer comme tels.

Jean-Claude Guillebaud fait partie d'un courant de découverte du message évangélique dans l'ordre des idées. Nous assistons à la déchristianisation de la vieille Europe mais, des intellectuels, en marge de toute dépendance ecclésiale et à l'écart de toute profession de foi, découvrent l'actualité et la pertinence du christianisme. Alain Badiou, Marcel Gauchet, Régis Debray ne dissimulent pas tout l'intérêt qu'ils portent à l'héritage chrétien. Jean-Claude Guillebaud va même jusqu'à déclarer: «*Je fais une espèce de «retour», mais pas dans le giron de la religion et de la pratique*»². Et de poursuivre: «*Je redécouvre avec émotion et passion le message évangélique et sa pertinence*». Alors que les idéologies ne délivrent plus que le message de leur mort, ils sont quelques uns à manifester une grande curiosité pour l'annonce évangélique, pour le rempart humaniste qu'elle représente contre toutes les dérives scientistes. Là où la science a la prétention de se substituer à la morale; là où les avancées dans l'ordre du savoir sont considérées comme suffisantes pour guider notre vie. Nous avons seulement à adhérer à ce qui est présenté comme inéluctable car faisant partie de l'ordre des choses. Cela est bien une façon de brouiller ce que, au nom de notre autonomie, Kant s'efforçait de distinguer. Or, le scientisme se plaît à remplacer la décision morale par le diktat de la science. Et finalement à estomper ce qui ressort de notre choix d'avenir. Ceci au nom d'une science présentée comme toute puissante car investissant tous les niveaux et toutes les catégories du savoir. Face à cette arrogance que l'on croyait comme liée à jamais au 19^e siècle, l'humanisme chrétien rappelle que l'homme est à l'image de Dieu: ce qui implique le respect de la dignité de chaque être humain.

2. Entretien avec l'auteur, op. cit.

L'humanité de l'homme n'est pas une réalité découlant d'une démonstration scientifique. Elle ressort essentiellement d'une construction, d'une volonté agissante, d'une expérience, d'une foi. Sartre aurait dit d'un « projet ». Pour Jean-Claude Guillebaud, il s'agit de quelque chose d'essentiel mais aussi de très fragile. Le principe d'humanité est *« quelque chose qui dépérit et s'étiolé dès qu'on cesse de le construire »*. Cela tient uniquement par notre propre volonté de ne pas se laisser guider par les évidences et les vérités du moment. *« C'est notre attitude vis-à-vis du principe d'humanité qui définit le principe d'humanité lui-même »*.

Jean-Claude Guillebaud nous rappelle tout au cours de ses multiples ouvrages qu'il appartient à chacun d'entre nous d'être les artisans de notre propre vie. Ceci contre tous ceux qui nous sussurent que tout est écrit d'avance.

Merci à Jean-Claude Guillebaud de nous replacer devant notre responsabilité d'humain. De nous replacer face à notre liberté.

Rémy Hebding

L'HUMANITÉ DE L'HOMME: UN CONCEPT EN PÉRIL

Nous vivons aujourd'hui une rupture si radicale que l'idée d'apocalypse parfois effleure chacun de nous en ce début de troisième millénaire. Ces immenses changements nous renvoient à des périodes historiques aussi capitales que l'effondrement de l'Empire romain, la Renaissance, les Lumières ou la Révolution industrielle, périodes qui ont toutes accouché d'un monde nouveau. Mais nous avons du mal, pour l'instant, à saisir le sens du tourbillon planétaire qui nous entraîne cette fois-ci. Il est proprement vertigineux. Ainsi fait-il naître en nous plus de craintes obscures que d'espérances articulées, plus de peur que de confiance, plus de questions que, pour l'instant, ne peut en saisir notre entendement.

Qu'on y songe! La mondialisation de l'économie désagrège les anciennes régulations, nationales et sociales; le triomphe du numérique et de la cyberculture nous précipite dans un univers virtuel plus étrange encore (et plus inconnu) que ne pouvait l'être, jadis, l'Amérique des découvreurs du Nouveau Monde; plus radicalement encore, la révolution génétique, qui ne fait que commencer, bouleverse les rapports que l'homme entretenait avec lui-même. C'est sur sa propre identité, désormais, sur l'espèce et ce qu'il y a d'humain en chacun, qu'il peut intervenir. Non, point n'est besoin de grands mots pour mesurer l'ampleur historique de ce que nous vivons! Du moins est-ce ainsi que, pour ma part, je le vis.

Mais pourquoi avons-nous si peur? Parce qu'il nous semble que, sur tous ces bouleversements, nous n'avons plus ou peu de prise. Ni les politiques, ni les philosophes, ni les intellectuels ne paraissent plus en mesure de penser véritablement ces changements. Ni, *a fortiori*, de les piloter. Ils vont trop vite. Ils vont plus vite que la pensée elle-même. Peu à peu, l'idée s'est installée en nous que nous vivions dorénavant (provisoirement?) dans un monde «impensé» (au sens strict) et «immaîtrisé». Les angoisses qui, parfois, nous assiègent, proviennent de ce double sentiment d'impuissance. Comme le flot irrésistible

d'une rivière en crue, les bouleversements de l'économie, de la technologie, de la globalisation financière nous entraînent. Ils brouillent nos anciens repères. Ils remettent en question nos certitudes les plus essentielles. Ils menacent de nous arracher des mains les instruments grâce auxquels nous parvenions, vaille que vaille, à piloter notre destin. Nous avons donc le sentiment d'être devenus les jouets de logiques mécaniques, de ce que Jacques Ellul, qui fut mon maître mais aussi le premier lauréat, en 1975, de la Fondation Charles Veillon, appelait un « processus sans sujet ». Or, un « processus sans sujet » est une logique très exactement *inhumaine*, au sens où elle congédie la volonté humaine au profit d'un énigmatique maelström.

C'est cette énigme qu'il faut tenter de dissiper. En tâchant de reprendre posément, sans volonté polémique, les différents aspects du fameux « processus ». Pour ce faire, on ne se méfie jamais assez des mots devenus lieux communs. Celui de « mondialisation » est plus ambigu qu'on ne le croit. Pour être honnête, il faut bien reconnaître que ceux qui l'emploient – et notamment les journalistes ou les hommes politiques – ne savent plus très bien ce qu'il signifie. On n'ose pas le dire, mais on n'a pas les idées très nettes. Le plus souvent, on fait mine de croire qu'il désigne un phénomène purement économique : ouverture des marchés, libre circulation des capitaux, globalisation de la finance et de l'industrie, etc. En réalité, ce que nous sommes en train de vivre, ce sont trois révolutions immenses et simultanées. Toutes trois sont radicales. Leurs effets non seulement s'ajoutent, mais se conjuguent.

1. La révolution économique mondiale

Commencée au XIX^e siècle, elle prend aujourd'hui, après l'effondrement du communisme, un essor vertigineux. Elle consiste en une disparition rapide des frontières, une libération « planétaire » des forces du marché, un recul – voire une quasi-disparition – des Etats-Nations en tant que régulateurs et arbitres du développement économique. Cette mondialisation-là, en quelque sorte, a fait sortir le « génie » (le marché) de la « bouteille » (la démocratie) dans laquelle il était jusqu'à

présent enfermé, et domestiqué. Porteuse de promesses indéniables en matière de développement, cette mondialisation est donc grosse de menaces, de périls. Le plus évident étant l'érosion progressive de la politique, de la démocratie elle-même.

2. La révolution informatique

Elle est concomitante et ses effets commencent seulement à se faire sentir. Soyez-en sûr: «On n'a encore rien vu». Le triomphe du numérique, d'Internet, du cyberspace, fait émerger sous nos yeux un extraordinaire «sixième continent», dont la particularité est d'être absolument dé-territorialisé. Il est «nulle part» et partout à la fois. Il est insaisissable et donc incontrôlable. Avec cette révolution, c'est l'espace, le territoire, le «lieu» qui se trouvent progressivement dissous. Or, comme vous le savez, c'est aujourd'hui vers le cyberspace qu'émigrent progressivement presque toutes les activités humaines: commerce, finance, culture, communication, économie. Et cela à un rythme vertigineux, un rythme qui s'accélérera encore, au gré des avancées technologiques. (Rappelons que la capacité de mémoire des microprocesseurs double en moyenne tous les dix-huit mois. Et cela depuis vingt ans! Voilà qui nous donne une idée du «tempo» prévisible ...)

Pour le moment les Etats-nations et la démocratie elle-même sont incapables d'agir efficacement sur ce continent nouveau et d'y introduire des règles et des normes stables. C'est un continent à hauts risques. Une jungle qui risque de devenir rapidement impitoyable. Comme les jungles véritables d'autrefois. L'Amérique elle-même trouvera là les limites de sa propre puissance. (Pensons aux effets dévastateurs du dernier virus «I Love you»!) Quant aux regroupements régionaux, de type ALENA ou Communauté Européenne, ils n'auront, demain, pas beaucoup plus de capacité d'intervention que les Etats nationaux qu'ils tendent à remplacer. Que pèseront nos règles internationales, nos codes, nos conventions commerciales dans un «non lieu» planétaire échappant à toute espèce de contrôle?

3. La révolution génétique

C'est la grande affaire des dix prochaines années. Peu de gens, pour le moment, ont vraiment pris la mesure de cette prodigieuse mutation. On en reste aux évocations de science fiction : clonage humain, médecine prédictive, cyborgs, créatures nouvelles, etc. En réalité, la révolution génétique et le développement des sciences cognitives remettent d'ores et déjà en question l'idée même que nous nous faisons de « l'humanité ». Ce qui se brouille chaque jour un peu plus, ce sont des « frontières » conceptuelles considérées jusque là comme claires et nettes. Mais comment défendrons-nous les « droits de l'homme » si nous ne savons plus définir ce qu'est un homme ? Comment réprime-t-on les « crimes contre l'humanité » si nous ne sommes plus très sûrs de notre définition de « l'humanité » ?

A mon sens, nous ne prêtons pas assez attention au fait que chacun des aspects interagit constamment l'un sur l'autre. On peut discuter par exemple de la pertinence ou de l'importance des comités éthiques. La question, me semble-t-il, n'est pas tout à fait là. La question c'est que, en réalité, les décisions que prennent les comités éthiques sont assez largement *subverties par les lois du marché*. Les problèmes qui sont agités et examinés, souvent avec sérieux et conscience, par les membres des comités éthiques, les questions qui sont sagement examinées – même si on peut juger qu'elles le sont de manière contestable avec une prédominance des scientifiques et donc une tendance au scientisme –, sont en général tranchés *au bout du compte* par le jeu irrépessible d'une logique marchande.

Si demain, il s'avère qu'il y a un marché pour le clonage humain, il y aura du clonage humain quelles que soient les recommandations émises par les comités éthiques ou les lois qui s'en inspirent. Nous avons là l'illustration assez claire du fait que ce n'est pas la révolution génétique en soi qui pose problème – elle est évidemment porteuse de promesses considérables – c'est le fait que sa conduite a déjà largement échappé à la raison démocratique ou à ce qu'on appelait jadis la validation académique. Il existe quantité de textes qui paraissent aux Etats-Unis sur cet arraisonnement de la recherche scientifique elle-même par le marché. Le fait est que désormais, la plupart des

chercheurs, dans le domaine de la génétique, deviennent très vite les hommes d'affaires de leurs propres découvertes et que, par conséquent, ils sont guidés dans leurs recherches. Je ne parle pas seulement de *l'application* de leurs recherches mais de la *direction* même de ces recherches. Ils sont guidés de plus en plus par des impératifs qui ne sont plus depuis longtemps ceux de la connaissance mais ceux de la rentabilité. En amont, l'attribution des crédits obéit souvent à cette logique-là.

On pourrait prolonger à l'infini les exemples qui montreraient que chaque fois, le problème naît ainsi de l'interaction des trois révolutions spécifiques que j'évoquais plus haut. Prenez un autre exemple : pendant que nous légiférons – difficilement, et d'ailleurs en général en dehors du débat démocratique – sur des questions comme le don d'organes ou sur des questions qui sont en effet à l'ordre du jour dans le cadre de la révision des lois éthiques de 1994, savez-vous que sur l'Internet, vous pouvez d'ores et déjà acheter comme vous le souhaitez des organes, vous pouvez commander des gamètes dans une société californienne en demandant d'ailleurs une photographie du donneur pour vous assurer qu'il est en bonne santé et vous paierez à la société Fairfax Cryobank de Californie, un tarif différent selon le fait que le donneur de sperme est titulaire ou non d'un PHD, d'un diplôme d'études supérieures. Il y a là une interaction caricaturale entre révolutions génétique, économique, numérique.

Nous avons donc véritablement à *penser ensemble* ces trois révolutions. Il nous faut sortir au plus vite de cet espèce d'effet de sidération idéologique dans lequel nous sommes et qui me navre parce que, en réponse à la vertigineuse futilité du politique, de la politique politicienne, je ne vois pas pour l'instant naître une pensée critique cohérente qui soit capable de ramener la politique aux questions essentielles.

* *

Pour être un peu plus précis, pourquoi me suis-je référé, dans mon livre, au code de Nuremberg ? Ce n'est pas par goût de la provocation ou par souci de rameuter de manière un peu grandiloquente le spectre

du nazisme comme c'est d'ailleurs assez souvent le cas dans les débats concernant la bioéthique. C'est pour une raison bien plus simple. En 1947, dans la partie du jugement de Nuremberg qui concernait les expérimentations sur les êtres humains, on a élaboré un texte qu'il a été convenu ensuite d'appeler le code de Nuremberg. Ce texte visait à réglementer à l'avenir, très sévèrement, les expérimentations sur les cobayes humains. Ça c'est son aspect technique mais dans les faits, et historiquement, avec le recul, ce texte nous apparaît comme la dernière en date des définitions officielles et solennelles de l'humanité de l'homme. Ce que j'appelle, pour ma part, « Le Principe d'humanité ».

Autrement dit, c'est la première fois que, dans notre histoire récente, un texte – je mets à part les quelques allusions qu'il y a eu dans quelques textes fondateurs au moment de la création des comités éthiques – c'est la première fois que de manière solennelle et détaillée, on définissait ce qui faisait l'humanité de l'homme en montrant en quoi celle-ci avait été tragiquement bafouée par les nazis.

Je m'étais proposé de vous citer quelques extraits de ce code de Nuremberg qui sont évidemment écrits dans un langage juridique assez austère. Réflexion faite, je me suis dit que j'avais un meilleur texte que ça à vous citer, en quelques lignes, et en vous demandant de l'écouter très, très attentivement. C'est un bref paragraphe tiré du fameux témoignage *Si c'est un homme* de Primo Lévi. Je voudrais vous démontrer ensuite que tout est dit déjà dans ce texte.

Je cite, Primo Lévi :

« Il ne s'agit plus seulement de mort mais d'une foule de détails, maniaques et symboliques, visant tous à prouver que les Juifs, les Tziganes et les Slaves ne sont que bétail, boue, ordures. Qu'on pense à l'opération de tatouage d'Auschwitz par lequel on marquait les hommes comme des bœufs, aux voyages dans des wagons à bestiaux qu'on n'ouvrait jamais afin d'obliger les déportés (hommes, femmes et enfants) à rester des jours entiers au milieu de leurs propres excréments, au numéro de matricule à la place du nom, au fait qu'on ne distribuait pas de cuillère alors que les entrepôts d'Auschwitz à la libération en contenaient des quintaux, les prison-

niers étaient censés laper leur soupe comme des chiens. Qu'on pense enfin à l'exploitation infâme de cadavres traités comme une quelconque matière première propre à fournir l'or, des dents, les cheveux pour en faire du tissu, les cendres pour servir d'engrais; aux hommes et aux femmes ravalés au rang de cobayes, sur lesquels on expérimentait des médicaments, avant de les supprimer».

J'arrête là, la citation. Au fond qu'est-ce qui est dit là? Il est dit qu'il existe – en tout cas, nous en étions convaincus jusqu'à aujourd'hui – cinq frontières au moins qui délimitent l'humanité de l'homme. Or ces cinq frontières je pense qu'elles sont redevenues aujourd'hui nos «lignes de front». C'est-à-dire qu'elles sont à nouveau menacées, assiégées, mises en péril par les trois révolutions simultanées que j'évoquais plus haut.

Chez Primo Lévi et dans le code de Nuremberg, la première frontière, c'est celle qui sépare l'homme de l'animal. Or, savez-vous que la question animale resurgit aujourd'hui, non pas seulement avec un intérêt académique, scientifique mais gorgée d'idéologie de telle façon que nous ne savons plus voir ou discerner quels sont les enjeux. Pourquoi la question animale resurgit-elle?

Tout d'abord parce que certaines sciences nouvelles, on pense évidemment à la génétique mais moi je pense aussi à l'éthologie, fondée par Konrad Lorenz, nous ont appris sur les animaux des choses que nous ignorions. Autrement dit, notre ancienne définition de la frontière entre l'homme et l'animal, ce vieux débat qui a traversé les siècles, est assez largement remise en question. On sait aujourd'hui, par exemple, que les animaux peuvent acquérir dans une certaine mesure une forme de langage, jusqu'à trois cents mots du langage des sourds-muets appris par des grands singes. Nous savons qu'il peut exister une utilisation assez systématique de l'outil, non seulement chez les mammifères évolués mais aussi chez les insectes ou les oiseaux.

Nous savons également, et bien mieux maintenant que par le passé, qu'il peut exister des «cultures animales». On s'est aperçu que certaines populations de chimpanzés avaient des habitudes alimen-

taires, de vie et d'adaptation à l'écosystème qui variaient d'une région à l'autre et qui étaient transmissibles. Bref, l'éthologie nous enseigne que nos vieilles distinctions entre l'homme et l'animal sont assez largement obsolètes. De cette connaissance nouvelle surgit un discours idéologique consistant à nier tout simplement l'existence d'une telle frontière. On peut repérer dans la modernité et dans la post-modernité une fascination pour l'animalité de l'homme qui passe pourrait-on dire en contrebande. Elle est même souvent répercutée, colportée avec une espèce de joie sans que nous nous rendions compte à quel point elle est porteuse d'un anti-humanisme redoutable.

Pour montrer un exemple caricatural de ce type d'idéologie, évoquons d'un mot ce fameux débat surgi depuis une quinzaine d'années, débat initié par un philosophe australien, Peter Singer.

Ce débat, c'est celui du *great ape project*, le «projet grand singe». Il a eu beaucoup d'écho dans le monde anglo-saxon et trouve encore chez nous des défenseurs, notamment du côté des écologistes. Or ce débat, à bien réfléchir, est terrifiant. Que dit son initiateur, Peter Singer? Il dit, en contestant directement le code de Nuremberg, qu'il y aurait une forme d'égoïsme pour nous, humains, il dit de «spécisme», à nous réserver ce privilège des droits de l'homme que nous refusons aux animaux. Le «projet grand singe» c'est une revendication militante visant à étendre la Déclaration universelle des droits de l'homme aux chimpanzés, aux gorilles et aux orangs-outans, en attendant mieux.

Evidemment, c'est un discours glaçant. Il l'est plus encore dans son codicille, si j'ose dire, puisque on trouve sous la plume de Peter Singer le genre d'assertion suivante: Il y a moins de différence entre un homme et un grand singe qu'entre un homme sain et un handicapé mental. Autrement dit, pour lui, la frontière ne doit pas passer là, elle doit passer entre l'homme normal et le handicapé mental. Voilà des thèses assez facilement reconnaissables ...

Evoquons maintenant la seconde: la frontière entre l'homme et la machine. C'est un débat considérable qui nous renvoie à tout ce qui se passe du côté des sciences cognitives. Ne croyez pas que le cogni-

tivisme soit exempt d'enjeux idéologiques, même si nous ne savons pas toujours les repérer. Dans cette volonté scientiste de rabattre le fonctionnement du cerveau humain sur l'ordinateur, d'assimiler systématiquement l'homme à la machine, il y a de mon point de vue, une démarche idéologique qui mérite d'être décryptée, interrogée, contestée et combattue. Elle l'est d'ailleurs à l'intérieur même du mouvement cognitiviste, mais pas de façon suffisamment lisible pour le grand public ou la classe politique.

La troisième frontière, la troisième «ligne de front» nous renvoie encore à Primo Lévi quand il fait allusion à l'utilisation par les nazis des corps des déportés: «L'homme n'est pas une chose». Cette troisième frontière délimitant le principe d'humanité, c'est celle qui nous sépare de la chose. Or, vous le savez, tout le débat sur la brevetabilité du vivant, tout le débat sur les organes concerne en fait directement la possible réification de la vie et de l'être humain. Je suis, pour ma part, scandalisé que ce débat considérable ne soit pas davantage saisi par la démocratie et qu'il se déroule assez largement en dehors de nous.

Faut-il que je vous rappelle à ce sujet la circulaire européenne de 1998 sur la brevetabilité du génome humain, c'est-à-dire en fait le consentement de l'Europe sous la pression des lobbies de la biotechnologie à une brevetabilité, donc à une chosification du génome à laquelle même les Américains n'avaient pas consenti? Cette résolution a été votée par le Conseil et le Parlement européens, elle devait s'appliquer, c'est-à-dire être intégrée aux différents droits nationaux en août 2000. Pour l'instant, la plupart des pays de la Communauté ont refusé de le faire. Il n'empêche que cette question capitale est sortie du débat démocratique. C'est de plus en plus souvent la règle, hélas.

Pour ce qui concerne la France, prenez l'exemple de la révision des lois bioéthiques de 1994. Ce débat considérable devait avoir lieu au printemps 2001, puis il a été renvoyé à septembre; enfin, le savez-vous, il a été renvoyé à l'après-présidentielles. Autrement dit, pour la grande échéance démocratique que nous avons devant nous, nous parlerons de politique politicienne, mais pas de la possible chosification du génome humain. Il y a là un dysfonctionnement démocratique ahurissant.

Comme je ne veux pas être trop long, je me contenterai de citer les deux autres frontières que je voulais évoquer devant vous parce qu'elles étaient explicitement mentionnées dans le code de Nuremberg. C'est d'abord le fait que l'homme ne se réduit pas à ses organes. A ce sujet, nous ne prenons pas assez garde aux attaques dont le symbolique en général et la psychanalyse en particulier sont l'objet de la part des neurosciences. Autrement dit, nous ne sommes pas assez attentifs au fait que l'on congédie en douce le symbolique, c'est-à-dire ce qui nous fait homme. Il y a dans les cris d'alarme que pousse un Pierre Legendre et quelques autres quelque chose qui n'est pas entendu. Cela me paraît grave.

La dernière frontière sur laquelle on pourrait s'attarder, c'est cette tentation qui conduit certains à accepter que l'homme soit, en quelque sorte, « en voie de disparition ». Il y a aujourd'hui dans l'esprit du temps un discours de la renonciation au sujet qui n'est pas la réplique de la « mort du sujet » pronostiquée par Michel Foucault il y a vingt ans. Cette fois, c'est un discours qui se veut enraciné dans la science. Le sujet : vieille chose, le sujet : vieil archaïsme. Si vous lisez le travail du neurobiologiste Francisco Varela, par exemple, vous verrez qu'il est hanté par cette idée du non-soi, de la renonciation au sujet. J'avais beaucoup de sympathie pour Varela, c'était un chercheur brillant et il vient de mourir. Il n'empêche que son consentement au non-soi me paraît problématique, même s'il le compensait par une sorte d'adhésion au bouddhisme. De la même façon, lisez donc certaines pages de sociobiologistes, comme celles de Richard Dawkins sur ce qu'il appelle l'égoïsme des gènes, c'est-à-dire sur le fait qu'au fond, le sujet humain est récusé au profit des gènes qui « se servent de lui » comme d'un véhicule pour se reproduire. Vous constaterez que dans tout cela, au-delà de la réflexion scientifique, il y a une espèce d'ivresse scientifique dans la négation du sujet.

Cette négation, comme d'ailleurs la théorie du non-soi me paraissent plus graves qu'on ne le croit parce qu'elles laissent tout simplement de côté une question centrale : si il n'y a plus d'homme et si il n'y a plus de sujet, comment pourrions-nous parler de droits de l'homme ? Et si nous sommes convaincus que le cerveau de l'homme n'est rien de plus qu'un ordinateur, comment ferons-nous demain pour expli-

quer qu'il est plus grave de tuer un homme que d'éteindre un ordinateur?

Face à tous ces périls entraînés non pas par la science mais par ces dévoiements que sont la technoscience ou le scientisme, ne nous laissons pas intimider. Aujourd'hui, il faut interpeller la science, la raison, au nom de ses propres promesses. Or, ce qui est constitutif de la raison, telle que les Grecs nous l'ont léguée, c'est la capacité critique. La véritable raison ne peut être que critique, y compris à l'égard d'elle-même. Il n'est de vraie raison que «modeste», c'est-à-dire consciente de ses propres limites. Aujourd'hui, la raison semble trop souvent dégradée en «technoscience» aussi arrogante que dogmatique. Elle cesse alors d'être «raisonnable» au sens strict du terme. Elle devient «religieuse». Sans compter qu'elle accepte d'être en quelque sorte arraisonnée par les logiques marchandes. Libérer la raison, c'est donc la délivrer de ses propres dogmatismes.

La question globale, au fond, se pose aujourd'hui comme elle s'est toujours posée. Nous avons à choisir quotidiennement, sans cesse, entre le consentement à l'ordre des choses ou la résistance. Je pense évidemment à la fameuse réflexion de Martin Heidegger: «La science ne pense pas». Le phénomène technicien est, en effet, un «processus sans sujet», c'est-à-dire comme un mouvement obéissant mécaniquement à sa propre logique, sans qu'il soit gouverné par une volonté humaine. C'est d'ailleurs également vrai pour le système libéral. Le marché est un «empire sans empereur». Il se développe, se déploie, s'étend, emporté par des mécanismes objectifs, indépendants de la volonté humaine, *a fortiori* de la volonté démocratiquement exprimée. La combinaison des deux, technique et marché, aboutit à cette étrange «fuite en avant» que nous sommes en train de vivre, une fuite sans dessein précis ni destination claire.

Pour désigner cet emballement infra-humain, au sens strict du terme, je parle de «vacuité». La technoscience et le marché sont des «vides» ontologiques qui se substituent au vide, provisoire, de la volonté politique. C'est dû, en grande partie, à l'effet de souffle provoqué par l'effondrement du communisme. Comme le naufrage d'un navire engloutit avec lui ce qui flotte alentour, cet effondrement a

entraîné à sa suite, a (provisoirement) disqualifié le volontarisme politique. Nous sortons tout juste, dix ans après, de cette tempête-là.

Oui, nous en sortons...

Jean-Claude Guillebaud

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

PRESSE:

Grand reporter à Sud Ouest	1965 à 1972
Grand reporter au Monde	1972 à 1980
Grand reporter au Nouvel Observateur	depuis 1989
Editorialiste permanent à Sud Ouest	depuis 1986
Président de Reporters sans Frontières	1987 à 1993

TÉLÉVISION ET CINÉMA:

Producteur, avec Jean Lacouture, de <i>Cinéma sans visa</i>	1981 à 1985
Auteur et réalisateur du film <i>Carte Orange</i> , Prix des télévisions francophones	1982
Producteur de <i>Vive la Crise</i> et <i>La Guerre en face</i> , Antenne 2	1983 et 1984
Producteur du magazine <i>L'Histoire immédiate</i> , Antenne 2	1987 à 1990
Co-scénariste du film <i>Afghanistan, le pays interdit</i> , TF1	1988
Co-scénariste du film <i>Himalaya, L'enfance d'un chef</i>	1999

EDITION:

Conseiller littéraire et directeur de collections aux éditions du Seuil
depuis 1978

Co-fondateur et directeur des éditions Arléa de 1986 à 1998

BIBLIOGRAPHIE – FILMOGRAPHIE

FRANÇAIS

CHABAN-DELMAS OU L'ART D'ÊTRE HEUREUX EN POLITIQUE,
EDITIONS GRASSET, 1969

LES JOURS TERRIBLES D'ISRAËL, EDITIONS DU SEUIL, 1974

LES CONFETTIS DE L'EMPIRE. DJIBOUTI, MARTINIQUE, GUADELOUPE,
RÉUNION, TAHITI, NOUVELLE CALÉDONIE, GUYANE, ... EDITIONS DU SEUIL,
1976

LES ANNÉES ORPHELINES (1968-1978), EDITIONS DU SEUIL, 1978

UN VOYAGE VERS L'ASIE, EDITIONS DU SEUIL, 1979, 1980

UN VOYAGE EN OCÉANIE, EDITIONS DU SEUIL, 1980, 1982

L'ANCIENNE COMÉDIE, EDITIONS DU SEUIL, 1984, 1991

LE VOYAGE À KÉREN, ARLÉA, 1988, 1996

LE RENDEZ-VOUS D'IRKOUTSK, ARLÉA, 1990, 1991

L'ACCENT DU PAYS, EDITIONS DU SEUIL, 1990

CABU EN AMÉRIQUE, JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, LAURENT JOFFRIN,
JEAN CABU, 1990

SAUVE QUI PEUT À L'EST, JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, JEAN CABU,
EDITIONS DU SEUIL, 1991

LA COLLINE DES ANGES. RETOUR AU VIETNAM (1972-1992). JEAN-CLAUDE
GUILLEBAUD, RAYMOND DEPARDON. EDITIONS DU SEUIL, 1993, 1996

SUR LA ROUTE DES CROISADES, ARLÉA, 1993, EDITIONS DU SEUIL, 1995,
1996

LA TRAHISON DES LUMIÈRES. ENQUÊTE SUR LE DÉSARROI CONTEMPORAIN.
EDITIONS DU SEUIL, 1995, 1996

ECOUTEZ VOIR ! LE CITOYEN ET LES MÉDIAS, ARLÉA, 1996

LA PORTE DES LARMES. RETOUR VERS L'ABYSSINIE.

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, RAYMOND DEPARDON. EDITIONS DU SEUIL, 1996

LA TYRANNIE DU PLAISIR, PARIS, EDITIONS DU SEUIL, 1998, 1999, 2001

PRINTEMPS VIETNAMIEU : PHOTOGRAPHIES, PARIS AUDIOVISUEL, 1998

LA TRAVERSÉE DU MONDE, ARLÉA, 1998, 2001

LA REFONDATION DU MONDE, PARIS, EDITIONS DU SEUIL, 1999, 2001,

L'ESPRIT DU LIEU, ARLÉA, 2000

LE PRINCIPE D'HUMANITÉ, PARIS, EDITIONS DU SEUIL, 2001

DANS LA COLLECTION K7 VIDÉO, EDITIONS DU SEUIL :

CRISE, KRACH, BOOM : JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, DANIEL LECONTE, 1988

CRISE, KRACH, BOOM : JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, DANIEL LECONTE, MICHEL HERMANT, 1988

LES NOUVEAUX RUSSES : JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, DANIEL LECONTE, 1989

LES ANNÉES BIO. LA RÉVOLUTION BIOLOGIQUE : JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD, DANIEL LECONTE, 1989

ANGLAIS

RETURN TO VIETNAM, VERSO BOOKS, 1994

THE TYRANNY OF PLEASURE, TRADUIT PAR KEITH TORJOC, ALGORA PUBLISHING, 1999

RE-FOUNDING THE WORLD. A WESTERN TESTAMENT, TRADUIT PAR DONALD W. WILSON, ALGORA PUBLISHING, 2001

ALLEMAND

DIE TYRANNEI DER LUST. SEXUALITÄT UND GESELLSCHAFT, LUCHTERHAND, 2001

PRIX:

PRIX FRANÇOIS-JEAN ARMORIN, 1967

PRIX ALBERT LONDRES, 1972, EN SA QUALITÉ DE JOURNALISTE
À SUD OUEST

LE VOYAGE À KÉREN: PRIX ROGER-NIMIER, 1988

LA COLLINE DES ANGES: PRIX DE L'ASTROLABE, 1993

LA TRAHISON DES LUMIÈRES: PRIX JEAN-JACQUES ROUSSEAU, 1995

ECOUTEZ VOIR! LE CITOYEN ET LES MÉDIAS: PRIX JOSEPH KESSEL, 1996

LA TYRANNIE DU PLAISIR: PRIX RENAUDOT ESSAI, 1998

ECRITS SUR JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD:

OÙ VA LE MONDE? ALAIN FINKIELKRAUT, ROBERT BADINTER, JEAN DANIEL,
TRICORNE, 2000 (SUR JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD ET DENIS TILLINAC)

Cette plaquette a été achevée
d'imprimer en avril 2002
sur les presses de
l'Atelier Grand SA,
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne
(Suisse)